

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'Eglise et l'Art social (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 103-112

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Eglise et l'Art social

(Suite).

Beaucoup d'esprits sincères, élevés, cultivés, délicats, reviennent aujourd'hui à l'Eglise, de tous les pôles de la pensée, par des chemins directs ou détournés ; ne froissons point les yeux de ceux qui apportent, dans nos temples, leur âme avide de vérité, éprise de beauté et tourmentée par les saintes angoisses de la grâce.

Sans doute on aurait tort de rendre la Religion responsable du mercantilisme éhonté de certains industriels, qui exploitent la dévotion et en font le rayon d'un commerce quelconque.

Mais chassons de nos sanctuaires ces vendeurs cupides et ne soyons plus les complices de leur trafic insinuant.

Vraiment, en voyant à l'exposition de Paris, d'un côté, ce que l'on avait créé de splendeur pour satisfaire les besoins de l'opulence, du luxe, du plaisir et même du vice, et de l'autre, ce qu'on avait fait pour le Dieu qui vient, à l'appel du prêtre, vivre dans nos ciboires, j'ai eu le cœur serré, et, tout en faisant la part des circonstances, j'ai dû avouer, que nous étions, nous, catholiques, au point de vue du rayonnement artistique de notre foi, ou bien indifférents, ou bien dégénérés.

La sensation de tristesse devenait plus poignante encore, lorsqu'on passait, sans transition, (j'ai voulu me donner cette douleur) des galeries de l'Art Chrétien moderne, aux salles du Petit Palais où se trouvaient réunis les trésors des vieilles basiliques.

Quel écart écrasant et formidable !

Est-il possible, que ce soit la même foi, pure et divine, qui soit servie aujourd'hui d'une manière aussi misérable, après l'avoir été par l'épanouissement de tant de splendeurs ?

Je sais qu'un humble bouquet de deux sous déposé sur l'autel peut valoir, aux yeux de Dieu, plus qu'un vase d'or, incrusté d'émaux et de pierres fines, et je ne voudrais, pour rien au monde, porter atteinte, ici, à cette suprême délicatesse de notre religion, qui élève et ennoblit toutes les intentions, dès qu'elles sont sincères ; mais je me souviens également de la parole, par laquelle le Christ a encouragé Madeleine à répandre pour lui les parfums les plus précieux, donnant une leçon à la trop pratique et trop parcimonieuse Marthe.

Il ne faut pas traiter le bon Dieu comme un parent pauvre.

Combien de fois ai-je vu des gens riches et du reste fort dévots, qui ne souffriraient pas, dans leurs salons, le moindre bibelot d'un goût douteux, qui exigent à leur table le luxe effréné des cristaux, des porcelaines fines et des orfèvreries massives, envoyer à leur curé les vases surannés, les étoffes défraîchies, toute une défroque destinée à l'ornementation des autels et à la confection des vêtements sacerdotaux.

Permettez-moi de m'indigner que ces personnes puissent supporter dans les églises des tapis effilochés et troués, des dessus d'autel couverts de taches d'huile et de bougies, des nappes lamentables, etc., etc.

Tout cela dénote un fléchissement dans la croyance en nos saints Mystères et contribue à augmenter le scepticisme des cultivés, le matérialisme des foules. Sans doute, l'esprit social qui règne aujourd'hui a sa part dans l'état de choses signalé ici.

Ne faut-il pas avant tout lutter contre la misère,

songer aux indigents, créer et développer les œuvres de solidarité ? Ne serait-ce point une folie et presque un crime de multiplier les dépenses somptuaires à un moment où il y a tant de détresses à secourir, tant de haines à calmer ?

D'abord, je répondrai que je ne viens pas ici prêcher la dépense, mais le goût, ce qui n'est pas du tout la même chose.

J'ajouterai ensuite, et on le reconnaîtra, que je suis dévoué autant que quiconque aux œuvres sociales, j'ai donc le droit de ne pas me laisser émouvoir par certaines objections.

On vient de dépenser plus d'un million pour monter une pièce de théâtre, « Chantecler » ; la durée de ces décors, de ces costumes, sera, malgré le succès de la pièce, éphémère ; pas une voix ne s'est élevée cependant contre ces prodigalités, et chacun s'est employé à les rendre possibles, en payant jusqu'à 300 francs un fauteuil d'orchestre !

Et ces dépenses ont été faites pendant que les eaux désastreuses s'étendaient encore, à travers Paris, en mares stagnantes et pestilentielles, pendant que des centaines de familles perdaient tout leur avoir.

Il ne m'a pas été possible de découvrir, dans un des organes du prolétariat, un blâme contre ce scandale, contre ce défi à la misère du peuple, lequel fut atténué, il est vrai, par la remise aux inondés du bénéfice de la première représentation.

Tous les jours des faits pareils se présentent ; dans chacune de nos villes nous dépensons des centaines de mille francs pour élever des cantines de fête, des arcs de triomphe, des kiosques, pour préparer deux ou trois jours de liesse.

Pourquoi lésinerait-on seulement lorsqu'il s'agit de ménager à Jésus-Christ une demeure qui soit digne de

Lui ; pourquoi seule l'hospitalière maison de prière, ouverte indistinctement au pauvre comme au riche, pourquoi seules les cérémonies de notre culte, seraient-elles déplacées, par leurs splendeurs, en face de la pauvreté et du dénuement ?

Ne tombons pas dans le piège de ce pharisaïsme.

Et qu'il me soit permis d'intercaler ici, à l'appui de mes paroles, une page superbe de M. Paul Souday, qui, mieux, bien mieux que je ne saurais le faire, montre quelle stérilité, quelle sécheresse se cachent derrière le prétendu dédain de la magnificence, qu'on affiche aujourd'hui comme une supériorité intellectuelle et dont on se fait un devoir social.

« L'horreur du décor, de l'extériorité, si on la pousse à ses conséquences logiques, aboutit à la négation même de l'art, qui est un langage et par conséquent est bien obligé de s'adresser aux sens. C'est une élégance qui peut convenir à un parfait gentleman que de garder pour soi ses émotions et ses pensées ; mais l'art consiste à les traduire au dehors. Il est obligatoire de ne pas faire personnellement étalage d'un faste puéril et inopportun ; mais il est d'un esprit médiocre et asservi de repousser en soi la magnificence et de n'en pas comprendre la valeur significative lorsqu'elle est à sa vraie place. La notion de magnificence a été de notre temps presque entièrement méconnue.

On a le droit de s'étonner qu'elle l'ait été par des champions intransigeants du gothique. Pour avoir vu la pauvreté et le dénuement dans les cathédrales, il faut les avoir regardées avec d'étranges œillères. Les cathédrales sont vastes et imposantes : elles s'élancent avec une noble fierté vers le ciel ; elles contiennent peu d'or, de marbre et de porphyre, mais pour cette unique raison que ces matières manquaient à l'époque et dans les pays où elles furent construites : elles sont

en pierre, mais en pierre sculptée et ornée à l'infini ; elles sont des poèmes de pierre, des guirlandes fleuries et des dentelles de pierre. Et leurs vitraux de pourpre et d'azur semblent des mosaïques ou des tapisseries translucides, aux tons d'émaux, de rubis et de saphirs. Le portail et les rosaces d'une cathédrale gothique réalisent le maximum de magnificence compatible avec les ressources dont on disposait : la volonté des architectes fut d'être le plus magnifiques qu'ils pourraient, et leurs intentions sur ce point ne diffèrent aucunement de celles d'un Bramante ou d'un Bernin.

C'est que les catholiques du moyen-âge français avaient la même droiture et la même bonhomie que ceux de la Renaissance italienne. Ils ne parlaient pas la même langue, mais sur bien des points ils sentaient de même. Ils étaient également incapables de prévoir ce goût hypocrite et renchéri, cette espèce de pharisaïsme qui s'affirme par le dédain de la magnificence. Il y a un singulier orgueil dans cette affectation par laquelle on prétend ne se laisser éblouir par rien et s'estimer si haut qu'on ne fait point de cas des plus splendides trésors de la nature. La véritable simplicité de cœur ne les convoite pas, mais reconnaît la beauté de ces parures de la création ; et la véritable foi chrétienne en fait ingénument hommage au Créateur. »

Qui donc a mieux exprimé que Louis Veillot ce que M. Sauday nomme si justement la « symbolique de la magnificence » ?

« Je respecte profondément, a dit Veillot, cette prodigalité à parer les autels, à embellir les saintes images. Lorsqu'on a donné à Dieu toute son âme, ce n'est pas trop d'offrir aux représentations matérielles que nous nous faisons de lui et de ses saints tout ce que le génie des Arts peut ennoblir, tout ce que le sein inépuisable de la terre produit de rare et de précieux. »

Je sais fort bien que la magnificence, la somptuosité ne peuvent être que des choses exceptionnelles, fort compatibles avec la laideur, et ce n'est point en leur faveur que je viens rompre une lance, mais je crois qu'il importe de s'élever contre cette simplicité affectée et outrecuidante, dans laquelle on se drape au nom de certains principes sociaux. Les socialistes ne font-ils pas pour leur société future des rêves de Beauté ?

Du reste, ne nous y trompons point, beaucoup de ce qui, dans le budget des familles d'autrefois, constituait la part de Dieu, est venu augmenter non pas celle des pauvres, mais celle du plaisir et du luxe le plus vulgaire et le plus bas.

Ne nous laissons donc point détourner de notre action en faveur d'une régénérescence de l'Art religieux par des considérations économiques, sociales ou sentimentales.

Persuadons-nous, au contraire, que nous accomplirons une œuvre de la plus grande portée en rendant à la religion son influence esthétique d'autrefois.

Il faut donc louer les catholiques suisses d'avoir fait entrer, dans le programme de leurs congrès, ces expositions rétrospectives d'Art religieux qui ont obtenu déjà, à Fribourg comme à Zoug, un succès complet.

Je me félicite grandement, pour ma part, d'avoir été un des premiers initiateurs de ces manifestations artistiques.

J'espère qu'au prochain *Katholikentag* nous pourrons ouvrir, à côté de celle qui nous montrera les œuvres de nos pères, une exposition d'Art religieux moderne, révélatrice de travail et d'effort.

Il faut la faire, même et surtout si elle doit souligner des erreurs et des lacunes persistantes, car ainsi elle contribuera à ouvrir des yeux qui s'obstinent à rester trop fermés et à ne pas voir les progrès de la laideur

envahissante dans un domaine d'où elle devrait être absolument bannie.

Deux « Salons » d'Art religieux moderne ont été successivement arrangés à Bruxelles, ces dernières années.

Un de leurs principaux organisateurs, M. l'abbé Møeller, a écrit à leur sujet les lignes qui vont suivre.

Je suis heureux de les reproduire pour appuyer d'une autorité sacerdotale et artistique universellement reconnue, mes paroles de laïque et de profane amateur ; d'autant plus que je sais bien commettre quelque imprudence, en abordant ici certaines questions délicates, sans autre titre que ma double ferveur pour la beauté de la Religion et la religion de la Beauté.

L'abbé Møeller et ses amis ont voulu tout d'abord que leur exposition d'Art chrétien ait lieu dans les salles du Musée Moderne, où se font régulièrement, chaque année, à Bruxelles, les principales expositions d'Art.

« Je veux, a-t-il dit, ce local, pour bien affirmer le caractère moderne de cette exposition. Car, toutes les expositions d'Art religieux qui ont eu lieu jusqu'ici, n'ont jamais été que des expositions d'Art rétrospectif.

« L'idée même de faire une exposition d'Art religieux contemporain n'était encore venue à personne en Belgique.

« Cette idée est la nôtre, aux uns elle paraîtra audacieuse, d'autres la trouveront imprudente.

« N'allez-vous pas, diront quelques-uns, révéler la déchéance de l'Art religieux ?

« Si telle devrait être l'issue de notre exposition, nous ne reculerions pas, car nous voulons absolument et de toute l'énergie de nos âmes, relever l'Art religieux et lui rendre la splendeur des temps passés, de ces grands siècles où cet art atteignit de tels sommets qu'on est à

se demander, à l'heure qu'il est, si jamais on arrivera à égaler les artistes de ces époques fécondes et bénies.

« Or, on ne réforme un abus qu'en l'étalant au grand jour. Pour panser une plaie, il faut la montrer, la toucher, la palper, quelle qu'en soit la hideur.

« Mais nous avons foi dans l'Art contemporain. Nous avons confiance dans nos artistes.

« Si l'Art religieux est en décadence, c'est moins au défaut d'artistes, à une impuissance de talent, qu'il faut en attribuer la raison, qu'à l'indifférence du public, surtout de celui à qui incombe l'ornementation de nos édifices sacrés. »

L'abbé Möeller terminait son appel et son exposé par ces mots qui sont tout un programme :

« Si nous désirons si ardemment ramener les tendances, les pensées, les efforts de l'Artiste vers la sphère religieuse, c'est dans l'intérêt de l'Art lui-même qui ne fera qu'y gagner.

« Mais, pour réussir, il faut aussi que le monde religieux cesse de se montrer hostile à l'Art.

« Il faut qu'il se tourne vers les vrais artistes, qu'il aille à eux, leur témoigne de la sympathie, leur vienne en aide. Depuis trop longtemps il les ignore, pour ne pas dire plus, et les artistes, à leur tour, ne trouvant, dans le monde religieux, qu'une incompréhension artistique phénoménale, se sont détournés de lui. Ils ont commencé par ne plus aller à l'église, ils ont fini par perdre tout sentiment religieux. C'est au point que l'idée même de l'Art religieux paraît à beaucoup d'entre eux une idée antiartistique et qu'ils laissent à des *ratés* la besogne, inférieure selon eux, d'orner et de décorer les églises.

« Nous espérons, ajoutait-il en terminant, que notre exposition contribuera à mettre fin à cette anomalie monstrueuse. Puissions-nous réussir et atteindre notre

noble but qui est de réconcilier les artistes avec Dieu et l'Art avec son Eglise ! »

Sans avoir en Suisse, des traditions artistiques aussi fortes que la Belgique et les éléments de vitalité esthétique qu'elle possède, les trésors d'Art religieux ancien, témoins d'un passé glorieux que nous conservons en abondance, nous font un devoir de réagir également contre le marasme actuel et de reprendre, dans le domaine artistique chrétien, une activité nouvelle, génératrice d'émulation, réformatrice de la mentalité faussée, stimulatrice de l'opinion somnolente.

Dans notre pays, comme en Belgique, ce ne sont pas les artistes qui manquent. Je connais des jeunes gens, pleins de talent et d'ambition, qui se désolent de n'être jamais appelés à réaliser de grands ensembles décoratifs et qui se consacrent à peindre de petits tableautins, à sculpter des bustes de boudoirs.

Par toutes leurs tendances, Hodler et ses émules cherchent à s'évader de la limite conventionnelle des cadres pour faire de la peinture architecturale, mais c'est l'architecture qui se dérobe aux pinceaux de ces novateurs.

Certes, ce n'est point des peintres de cette école que j'espère un réveil de l'Art chrétien, ils sont bien trop matérialistes, malgré leurs incursions dans les régions d'un symbolisme vague et nébuleux. Mais je vois, dans leur orientation, une indication précieuse dont nous aurions tort de ne pas profiter.

Nous assistons également à une véritable résurrection de tous les arts, dits mineurs, tombés en léthargie pendant une si longue période.

On peut découvrir dans tous les métiers des praticiens habiles, ils sont prêts : orfèvres, céramistes, émailleurs, ébénistes, sculpteurs sur bois, ferronniers, etc. ; et ils attendent avec impatience d'être réunis pour l'exécution

d'une œuvre grandiose les arrachant à la fabrication des bibelots futiles.

Il faut que l'Art religieux profite de toutes ces forces jeunes, et arrive à constituer, dans leurs rangs, une élite capable de se dévouer, par l'Art, au service de Dieu.

G. de MONTENACH.